

pierra n été posée, il y a 8 à 9 cents ans, par St. Benezet, pauvre petit berger du voisinage de la ville. Voici en deux mots l'histoire de ce pont célèbre. Les habitants d'Avignon s'affligeaient de ne pouvoir réussir à jeter un pont sur le Rhône à cause de la rapidité de cette rivière qui, le printemps surtout, devient un vrai torrent : tous moyens employés pour cet effet par eux avaient échoués : ils eurent donc recours au ciel, et le ciel leur vint en aide. Voilà qu'un ange, selon la tradition du pays, apparaît au jeune Benezet, occupé à faire paître les troupeaux dans les champs, et lui intime l'ordre de bâtir ce pont en face d'Avignon ; et pour lui prouver que ce n'est pas une illusion que ce qui se passe à ses yeux, il lui commande de prendre sur sa tête un énorme bloc de pierre placé près de lui, et d'aller le jeter à l'endroit même où se doit élever la première arche du pont. Le jeune berger obéit ; il soulève l'énorme pierre à lui désignée, la met aisément sur sa tête et commence à accomplir la mission que le ciel lui a confié. Le doigt de Dieu est là, s'écrient les habitants d'Avignon. Dieu nous parle par la bouche de Benezet ; bâtissons-le, bâtissons le pont d'après ses données. A l'instant, toute la ville est en émoi, tous veulent travailler sous les ordres du jeune berger ; l'ouvrage se commence, l'ouvrage se continue, l'ouvrage arrive à sa complétion et Benezet retourne reprendre sa houlette ; le célèbre pont est encore assez bien conservé ; il serait à désirer qu'on le réparât.

Élève-toi cher frère, par la pensée jusqu'à la hauteur de 3,000 pieds dans les airs, imagine-toi placé au milieu d'énormes montagnes dont les pics escarpés présentant à l'œil étonné ses flèches aiguës s'élançant jusque dans la région des nues, et tu te trouveras à la Grande Chartreuse que j'ai visitée ces jours derniers. Quelle idée a eu St.-Bruno d'aller se cacher dans une si épouvantable retraite ! c'est qu'il voulait éviter un monde pervers, dont il désirait fuir à jamais la dangereuse société. C'est en 1050 environ que St.-Bruno avec six compagnons s'enfonça, sous la conduite de St.-Hugues de Grenoble, dans le désert appelé Chartreuse, dans le dessein d'y vivre inconnu aux hommes dans l'exercice de la pénitence et de la prière. Dieu seul pouvait les y faire subsister. La stérilité du lieu, la rigueur du climat à une si prodigieuse élévation au dessus de la plaine, tout semblait leur prédire une mort prochaine. Mais Dieu, dont les soins paternels sont prodigués aux oiseaux du ciel, vint au secours de ses sept serviteurs qui n'étaient entrés que par son ordre dans une carrière si laborieuse ; il leur y servit de père, veilla à la conservation de leurs jours et se servit d'eux pour l'établissement d'un ordre fameux, celui des Chartreux, ordre fort, toujours jeune par la fermeté de ses membres, quoiqu'il compte déjà plus de 8 siècles d'existence ; c'est le seul qui n'ait point eu besoin de réforme, si sages sont les règles données par son saint fondateur. C'est donc en escaladant d'effrayantes montagnes qu'on arrive à la grande Chartreuse. Rien de plus pénible que cette escalade ; il ne faut pas moins de 4 heures pour s'y rendre de la plaine, sur laquelle est bâtie Grenoble, à la maison des pères. Exténués de fatigue, nous découvrons enfin le séjour du silence, nous nous en approchons ; les portes s'en ouvrent et nous voilà au milieu de religieux, qui nous accueillent avec une bonté on ne peut plus expansive. L'hospitalité bien entendue est acceptée avec empressement et reconnaissance. Comme il se fait presque nuit et que force nous est de retourner à la plaine le lendemain matin, nous voulons sans délai quelconque aller visiter le site où s'était bâti le premier monastère de l'ordre, au lieu même où St.-Hugues avait conduit St.-Bruno. Un guide nous est à l'instant fourni, nous laissons le cloître et nous voilà encore à l'escalade. Une petite Eglise modeste se dessine de loin à nos regards. C'est là le local que Bruno a d'abord habité ; il n'existe plus de vestiges dans la maison, à l'exception d'un autel en pierre, le même sur lequel le Saint disait la messe et qui est conservé avec soin dans un autre en bois qui le renferme. Il est impossible, cher frère, de se défendre d'une vive impression en foulant de ses pieds un sol si saint, honoré par le séjour qu'y a fait un personnage aussi recommandable que Bruno, le père de tant de saints, le modèle de tant de millions qui le reconnaissent pour leur instituteur, pour leur guide dans les sentiers de la perfection. Au retour de cette course, je me présentai au supérieur, que je n'avais pas vu à ma première arrivée au monastère. C'est un fort brave homme, affable, doux, poli comme tout. Pour être placé si haut dans les nues, il ne laisse pas que de savoir jusqu'à un certain point, ce qui se passe sur la terre ; la pénétration de son regard lui fait même apercevoir le Canada, dont il me parla avec connaissance de cause. Il m'entretint assez au long de notre Gouvernement, de notre révolution et de l'état où se trouve la religion dans notre pays ; il paraissait s'intéresser beaucoup à nous Canadiens. La communauté est très nombreuse, elle compte 50 sujets environ. La rigueur de la règle n'est pas un obstacle pour tous comme on le voit par le chiffre de ceux qui l'ont embrassée. Elle n'est dure cette règle que pour ceux qui n'y sont pas soumis ; elle est très douce à ceux qui se sont engagés à la suivre toute leur vie. Le jeûne y est continué ; pendant 4 mois deux repas par jour, un seul pendant les autres mois. L'usage du lait, du beurre, des œufs, du poisson, du vin y est permis ; une fois par semaine, tous les frères se réunissent pour faire une petite promenade, pendant laquelle il est permis de causer ensemble. Le dimanche, nouvelle réunion au dîner, qui se prend toute fois en grand silence ; les autres jours ils vivent dans l'isolement et prennent leurs repas dans leurs cellules respectives, où on les sert par un guichet, après la prière, qui occupe la plus grande partie de la journée ; ils doivent utiliser ce qui leur reste de temps à la lecture, au travail des mains, au tournage, à la culture du jardin que chacun d'eux a à sa disposition en face de sa cellule ; plusieurs d'entre eux s'occupent d'herborisation, c'est-à-dire à cueillir dans les montagnes

des arbrissaux dont ils extraient des élixirs, remèdes très recherchés en France. Le produit de la vente de ces élixirs joint au petit profit que leur apporte la visite des milliers de visiteurs, qu'ils accueillent chaque année dans leur maison, est le seul moyen de subsistance qu'ils possèdent, encore trouvent-ils possibilité, malgré la modicité de leurs revenus, de faire de bonnes œuvres aux pauvres du voisinage. Tel est, cher frère, en deux mots, ce que m'a offert d'intéressant la grande Chartreuse, lieu que j'ai toujours ardemment désiré.

Me voici maintenant à Genève. Qu'il m'a fallu descendre pour arriver à cette ville maudite, foyer du fanatisme le plus outré qui soit dans le monde, comme on le voit dans la conduite tenue par le Conseil de Ville contre un curé qu'il vient d'exiler du canton ! Toujours j'y suis en soutane et me propose de ne pas la quitter pour plaire à des fanatiques, qui s'en prévaudraient pour triompher de ma faiblesse. Hier, je suis allé avec mon compagnon visiter Ferney, lieu de la demeure chérie de Voltaire. Par respect pour ce coryphée de l'impiété, on a conservé ses appartements tels qu'il les a laissés au moment qu'il est allé rendre ses comptes au Dieu des justices éternelles. Je me suis assis sur un de ses fauteuils ; j'ai touché de la main, la couchette où il a si souvent rêvé guerre à J. C. et ruine au trône, et la table sur laquelle il a, pendant tant d'années, tracé avec des doigts qu'animait un esprit satanique, des paroles au cynisme infernal, paroles de mort pour les infortunés qui les ont lues, paroles de destruction pour la France entière qu'en a vu découler le venin mortel qui a coulé et qui coule encore dans les veines de la plupart de ses enfants. Ce lieu ne laisse par d'intéresser historiquement. Je pars demain pour Milan.

— On écrit au Canadien : UN PROBLÈME, OU DEUX, OU TROIS.

M. le Rédacteur, — La question que je soumetts au tribunal de l'opinion publique, ne peut touté fois être résolue que par des lecteurs graves, consciencieux.

Un jeune homme qui a laissé son collège il y a dix ans, au milieu de sa carrière scholastique, pressé sans doute de se dévouer au monde qui avait besoin de lui, se trouve maintenant, par le temps qui court, ce qu'on pourrait appeler maître en Israël.

Grâce à sa demi-éducation et à son savoir ébauché, il a, comme d'ordinaire aux esprits de cette classe, ce talent facile de croire que toutes les questions possibles convergent dans son cercle étroit ; par conséquent qu'il a juridiction pleine et entière sur icelles.

D'après ces données, on demande s'il n'est pas moyen d'éviter à la société, à la religion et à tout intérêt grave, la honte et la pénible servitude de porter leurs causes devant un semblable tribunal.

Mais, vous allez dire, dégagez un peu plus l'inconnu : ce n'est pas un problème, c'est une énigme. Eh non, monsieur ; tout est clair. On demande, par exemple, si un jeune canadien, catholique, formé en partie dans l'un de nos collèges, doit être aujourd'hui assez fort et ferme sur la religion et ses institutions les plus chères pour répéter, sans perdre haleine, à la face de sept à huit prêtres, ses anciens condisciples, contemporains et même regents de collège, toutes les platitudes en abrégé de Michelet et Quinet de France, au sujet des jésuites ; sans compter le contingent qu'ont dû lui apporter sur cette matière des autorités aussi respectables que les Mystères de Paris et le Juif-Errant.

On demande encore comment se fait-il que ce jeune homme qui sait lire et parler ; qui a lu son histoire du Canada en même temps que son catéchisme ; qui a dû y voir que sa chère patrie devait, *ab ovo*, sa civilisation et sa religion à certains jésuites ; on demande, dis-je, comment il se fait que cet estimable savant, que ce jeune catholique si déclaré, que ce canadien si reconnaissant, soit convaincu aujourd'hui qu'il ne doit ses principes d'homme civilisé, chrétien, instruit, qu'à une troupe d'apôtres ambitieux, sourbes, tyrans, perturbateurs du repos universel, d'apôtres envoyés cependant par l'Eglise qui les a rangés, elle-même, en milice serrée, qui leur a soufflé l'esprit inqualifiable qui les anime : que dis-je ? qui canonise, qui place sur les autels les plus zélés d'entre-eux ? En vérité, la raison ici se trouble. Jugez donc, par exemple, l'étrange alternative de notre jeune catholique placé dans une église (au Cap St.-Ignace, v. g.) le jour de la fête du saint patron, le père de tous les jésuites. Ou bien cet homme passera le temps des offices à maugréer contre Dieu et son saint, ou bien il chantera une palinodie forcée, hypocrite.

On demande encore si ce jeune homme, qui malheureusement n'est pas le seul dans une contrée où semblables plantes devraient être entièrement exotiques, et par conséquent tout-à-fait étrangères au climat religieux qui y régnent encore : on demande s'il y a moyen de réformer l'esprit de la jeunesse stulticieuse et instruite sur les questions les plus graves. Compromettre l'histoire de sa religion, son propre esprit, les convenances, ne sont point de petites choses. La société est un grand enfant ; si elle voit ses jeunes maîtres prendre ainsi l'air du bureau, elle prendra, aussi elle, certains airs que certains autres pays ont appréciés rudement. Si nos jeunes jésuitophobes avaient seulement lu deux lignes de temps en temps de tout ce qui s'est publié dans nos feuilles canadiennes, en faveur de la vérité, touchant les jésuites, au lieu de puiser dans les feuilletons romanesques du Courrier des États-Unis, ils éviteraient des contre-sens et des incartades qui font brèche à l'équilibre qu'ils méritent à d'autres égards. Ils seraient bien en peine, après tout d'amener en thèse publique et raisonnée ce qui leur paraît si clair. Pour nous, nous leur en jetons ici bien franchement le gant ; qu'ils le relèvent.